Corrigé – Brevet 2015 – Français – Polynésie (remplacement)

Daniel Pennac, Chagrin d'école (2007) : le premier sauveur, Transposition à la troisième personne du pluriel, Daniel Pennac, Chagrin d'école, Un professeur qui m'a marqué(e), Le regard des autres influence-t-il l'image que l'on a de soi ?

Corrigé détaillé rédigé par Ben, professeur particulier – benprofparticulier.fr

Questions – Daniel Pennac, Chagrin d'école (2007) : le premier sauveur *(15 pts)*

1) a) Le nom « laboratoire » vient du latin *labor*, qui signifie « travail ». Deux mots de la même famille sont **« laborantin »** (personne qui travaille dans un laboratoire) et **« laborieux »** (qui demande beaucoup de travail). On pouvait aussi citer « labeur », « élaborer » ou « laborieusement ».

1) b) Il s'agit d'une **métaphore** : la tête du maître est assimilée au « laboratoire de la soucoupe volante », sans outil de comparaison. Cette métaphore prolonge celle de la phrase précédente (« Comme un de ces rayons tombés des soucoupes volantes ») et des suivantes (« Le rayon m'y déposait », « on me recrachait ») : c'est une **métaphore filée**. Elle montre que l'élève se sent arraché à lui-même par le regard du maître, puis examiné et analysé comme un objet d'expérience, avant d'être rejeté. Le jugement du professeur est vécu comme une opération froide et inhumaine.

2) Au début du texte, l'école porte sur le personnage un jugement très sévère : elle le considère comme un élève **nul et incapable**, dont on n'attend plus rien. Le narrateur l'écrit lui-même : « On y prenait toute la mesure de ma nullité », il est rejeté « comme un détritus », et il précise qu'il était « réputé incapable ». L'expression familière « les plus hautes autorités considèrent que les carottes sont cuites » montre que ce verdict paraît définitif.

3) L'enfant aimait ces romans tragiques parce qu'il s'y reconnaissait. Comme leurs héros, il se sentait condamné d'avance : l'école l'avait déclaré incapable et il pensait qu'il n'y avait « rien à faire dès le départ ». Ces histoires où tout va « de malentendu en catastrophe » correspondaient donc à sa propre vision de sa vie et satisfaisaient son « goût du fatum », c'est-à-dire du destin tragique. Elles donnaient aussi une forme de grandeur à son échec : être un héros malheureux est plus valorisant que d'être simplement un mauvais élève.

4) On peut citer **Antigone**, l'héroïne de Sophocle reprise par Jean Anouilh : elle sait qu'elle sera condamnée à mort si elle enterre son frère Polynice, mais elle va jusqu'au bout de son choix. Comme le narrateur, elle semble marcher vers un destin auquel elle ne peut échapper. D'autres réponses étaient possibles : Œdipe, Roméo et Juliette, Phèdre…

5) a) Le verbe « imagine » est conjugué au **présent** de l'**indicatif**.

5) b) C'est un **présent d'énonciation** : il renvoie au moment où le narrateur adulte écrit son livre. Avec le recul des années, il ne se souvient plus exactement de son roman d'adolescent et fait une supposition, au moment présent, sur ce qu'il était. Ce présent s'oppose au passé simple et à l'imparfait du récit (« J'écrivis », « je livrais »).

5) c) Un autre verbe au présent d'énonciation est **« Je ne crois pas avoir fait de progrès substantiel »** : le narrateur adulte donne, au moment où il écrit, son avis sur son année de troisième. On pouvait aussi relever « c'est bien mon avis » ou « qui, de ce jour, ne me quitte plus ».

6) a) L'expression « joyeusement suicidaire » est un **oxymore** : elle associe deux termes de sens opposés, la joie (« joyeusement ») et la destruction de soi (« suicidaire »).

6) b) Cet oxymore révèle que le personnage court à sa perte scolaire avec plaisir : il accumule les leçons non apprises et les devoirs non faits, mais il s'en amuse en inventant des excuses « toujours plus inventives ». Il ne lutte pas contre son échec, il s'y installe avec une certaine gaieté. L'expression montre aussi l'humour et l'autodérision du narrateur adulte, qui porte un regard amusé sur l'enfant qu'il était.

7) a) La subordonnée « quoiqu'il fût assez distant » est une subordonnée **de concession** (☒ de concession). La conjonction « quoique » (= bien que) introduit un fait qui aurait dû empêcher la principale de se réaliser, et elle entraîne le subjonctif (« fût », subjonctif imparfait).

7) b) Il est surprenant que le vieux monsieur devienne le confident du narrateur, car tout semble les séparer : le professeur est « assez distant », c'est un « vieux monsieur », alors que le narrateur est un adolescent et un très mauvais élève. Or un confident est quelqu'un de proche, à qui l'on confie ce que l'on cache aux autres, ici ses « lectures secrètes ». La relation de confiance naît donc malgré la distance d'âge, de caractère et de statut.

8) La rencontre avec ce professeur de français a été décisive, car elle a fait passer le narrateur du statut d'élève « réputé incapable » à celui d'élève reconnu. Pour la première fois, quelqu'un a vu dans son défaut une qualité : son talent de « fabulateur », qui lui servait à inventer des excuses, devient une capacité à raconter des histoires, et le professeur lui commande un roman. Le narrateur se met alors à travailler avec « enthousiasme » et avec rigueur, puisqu'il corrige « scrupuleusement chaque mot à l'aide du dictionnaire ». Surtout, il gagne une existence aux yeux de l'école : « pour la première fois de ma scolarité, un professeur me donnait un statut ; j'existais scolairement aux yeux de quelqu'un ». C'est pourquoi il l'appelle son « premier sauveur » : cette confiance lui a permis de croire en lui et l'a sans doute mis sur la voie de l'écriture, puisque Daniel Pennac est devenu écrivain (et lui-même professeur).

> 💡 **Astuce.** Quand une question te demande ton avis (« Selon vous… »), rédige quand même une réponse appuyée sur le texte : une ou deux courtes citations entre guillemets montrent au correcteur que ton interprétation est justifiée.

Réécriture – Transposition à la troisième personne du pluriel *(4 pts)*

Passage réécrit :

> « […] **ils** ne **pouvaient** comprendre ni ce qu'on **leur** enseignait, ni d'ailleurs ce que l'école attendait d'**eux** puisqu'**ils étaient réputés incapables**. »

Modifications : « je » devient « ils » ; « pouvais » devient « pouvaient » (imparfait, 3e personne du pluriel) ; le pronom complément « m' » devient « leur » (on enseigne quelque chose *à* quelqu'un, donc complément d'objet second) ; « moi » devient « eux » ; « j'étais » devient « ils étaient » ; l'attribut « réputé » s'accorde avec le sujet et devient « réputés » (masculin pluriel) ; l'adjectif « incapable » devient « incapables ». Le pronom « on » et le verbe « attendait » (dont le sujet est « l'école ») ne changent pas, et l'élision « puisqu'ils » reste possible devant voyelle.

> ⚠ **Piège.** Ne remplace pas « m' » par « les » : on enseigne quelque chose *à* quelqu'un, donc il faut « leur ». Et n'oublie pas le **s** de « réputés » et d'« incapables » : ce sont des mots qui s'accordent avec « ils ».

Dictée – Daniel Pennac, Chagrin d'école *(6 pts)*

Dictée : pas de corrigé, le texte est lu par l'examinateur.

Pour la **dictée aménagée** (candidats malentendants ou dyslexiques), les formes justes à entourer sont, dans l'ordre : **toujours**, **se** (construit), **à** (la correction), **mesurer** (infinitif après « doit »), **c'est**, **commence** (sujet « Toute dictée »), **étaient**, **belles**, **continuaient** (sujet « elles »), **en** (moi), **longtemps**, **coûtée** (accord avec le pronom « qu' », mis pour « la note », placé avant le verbe).

Sujet 1 (imagination) – Un professeur qui m'a marqué(e) *(15 pts)*

Analyse de la consigne. Il s'agit d'un **récit autobiographique** (réel ou inventé) écrit à la **première personne**. Il faut raconter deux choses : la **rencontre** avec un professeur (circonstances, portrait, moments marquants) et **ce qu'elle a changé** dans ta vie. La seconde partie est souvent oubliée : c'est pourtant le cœur du sujet. Le récit se fait au passé (passé simple et imparfait, ou passé composé), avec un retour au présent pour le bilan final, comme le fait Pennac dans le texte. Longueur : **au moins deux pages**. Hors-sujet à éviter : un simple portrait sans événement, une liste de tous tes professeurs, ou un récit sans évolution du narrateur.

Plan.

- Situation initiale : le narrateur avant la rencontre (réputation, difficultés, sentiments).
- La rencontre : portrait du professeur, premier échange inattendu.
- Les étapes de la relation : un geste de confiance, des moments partagés, un déclic.
- Un moment fort : une réussite devant les autres.
- Retour au présent : ce que cette rencontre a changé (confiance, projet, regard sur soi).

Rédaction modèle

> Il y a des rentrées qu'on oublie et d'autres qui changent une vie. La mienne a eu lieu un lundi de septembre, en classe de cinquième, dans la salle 12 du collège, celle dont la fenêtre donnait sur le parking des professeurs.
>
> À cette époque, je traînais derrière moi une réputation bien établie. Depuis l'école primaire, tous mes bulletins répétaient la même phrase : « Peut mieux faire, mais ne fait aucun effort. » Les mathématiques, surtout, étaient mon cauchemar. Dès qu'un professeur écrivait une équation au tableau, je sentais mon cerveau se fermer comme une porte claquée par le vent. Alors je m'installais au fond, près du radiateur, et je dessinais dans la marge en attendant la sonnerie.
>
> Ce jour-là, la nouvelle professeure de mathématiques, Mme Ferrand, entra d'un pas rapide. Elle était petite, portait des lunettes rondes et un gilet vert un peu trop grand. Elle fit l'appel sans lever les yeux, puis s'arrêta sur mon nom.
> « C'est toi qui dessines des labyrinthes partout sur ton cahier ? » me demanda-t-elle.
> Je rougis jusqu'aux oreilles. Je m'attendais à une remarque cinglante ; elle se contenta de sourire.
> « Quelqu'un qui invente des labyrinthes sait raisonner. On en reparlera. »
>
> Deux semaines plus tard, après une interrogation où j'avais obtenu un piteux 5 sur 20, je trouvai sur ma copie une phrase écrite à l'encre violette : « Je ne crois pas une seconde que ce soit ta vraie note. Viens me voir jeudi à midi. » J'y allai en traînant les pieds, persuadé qu'elle allait me sermonner. Au lieu de cela, elle sortit de son sac une boîte d'énigmes : des allumettes à déplacer, des carrés magiques, des passeurs qui devaient traverser une rivière. Je résolus la première en trois minutes. Elle haussa les sourcils, nota quelque chose dans un carnet et me tendit la suivante.
>
> Chaque jeudi, pendant tout le trimestre, je retrouvais Mme Ferrand dans la salle 12. Peu à peu, ses énigmes se mirent à ressembler étrangement aux exercices du cours. Un jour, je compris qu'une équation n'était rien d'autre qu'une énigme dont il fallait trouver la clé. Ce fut comme si quelqu'un avait allumé la lumière dans une pièce où je tâtonnais depuis des années.
>
> Le moment que je n'oublierai jamais arriva en février. Mme Ferrand me demanda de venir au tableau pour expliquer un problème que personne n'avait réussi. Mes jambes tremblaient, ma voix aussi, mais j'expliquai ma démarche jusqu'au bout. Quand je posai la craie, Lucas, le meilleur élève de la classe, murmura : « Ah, c'était donc ça ! » Je crois n'avoir jamais été aussi fier.
>
> Aujourd'hui, je suis en troisième et Mme Ferrand a été mutée dans une autre ville. Pourtant, elle m'accompagne encore. Ce n'est pas seulement que mes notes ont remonté ; c'est surtout que j'ai cessé de me croire incapable. Elle m'a appris qu'un échec n'est pas une étiquette collée sur le front, mais une étape.

> Depuis, quand un exercice me résiste, je me répète sa phrase préférée : « Un problème, c'est juste un labyrinthe dont tu n'as pas encore trouvé la sortie. » Et l'an prochain, j'entrerai au lycée avec un projet que je n'aurais jamais osé formuler il y a trois ans : devenir ingénieur.

Sujet 2 (réflexion) – Le regard des autres influence-t-il l'image que l'on a de soi ? *(15 pts)*

Analyse de la consigne. C'est un **texte argumentatif** : il faut répondre à une question (« Pensez-vous que… ? ») en donnant ton avis, appuyé sur des **arguments** et des **exemples précis** (lectures, films, histoire, vie quotidienne). La question invite à **nuancer** : oui, le regard des autres compte beaucoup, mais il n'est pas tout-puissant. Le texte de Pennac est un exemple tout trouvé : le jugement de l'école l'avait convaincu de sa « nullité », le regard du professeur de français lui a rendu confiance. Longueur : **au moins deux pages**. Hors-sujet à éviter : parler seulement de l'apparence physique, ou raconter une histoire au lieu d'argumenter.

Plan.

- Introduction : accroche, présentation du sujet, question, annonce du plan.
- I. Le regard des autres façonne l'image de soi : besoin d'être accepté à l'adolescence (réseaux sociaux, harcèlement) ; les étiquettes à l'école (Pennac, effet Pygmalion).
- II. Mais on peut s'en libérer : un regard bienveillant peut tout changer (le professeur de Pennac) ; on se construit aussi par soi-même (*Wonder*, Cyrano, passions et réussites personnelles).
- Conclusion : bilan nuancé et ouverture.

Rédaction modèle

> « Qu'est-ce qu'ils vont penser de moi ? » Chacun s'est posé cette question avant d'entrer dans une nouvelle classe, de prendre la parole en public ou de publier une photo. L'image que nous avons de nous-mêmes semble nous appartenir ; pourtant, elle se forme au contact des autres. Le regard d'autrui influence-t-il vraiment la façon dont nous nous voyons ? Nous verrons d'abord qu'il la façonne profondément, avant de montrer que chacun peut aussi s'en affranchir et construire sa propre image.
>
> Tout d'abord, le regard des autres agit comme un miroir, surtout à l'adolescence. À cet âge, on cherche sa place et l'on a besoin d'être accepté par un groupe : on choisit ses vêtements, sa coiffure ou ses mots en fonction de ce que les autres vont en dire. Les réseaux sociaux renforcent ce phénomène, puisque le nombre de « likes » devient pour certains une mesure de leur valeur. Dans les cas les plus graves, le harcèlement montre à quel point des moqueries répétées peuvent détruire l'estime de soi : un élève à qui l'on répète chaque jour qu'il est ridicule finit par le croire.
>
> De plus, le regard des adultes, et en particulier celui de l'école, peut enfermer un enfant dans une étiquette. Daniel Pennac le raconte dans *Chagrin d'école* : « réputé incapable », il voyait dans le regard du maître « toute la mesure de [sa] nullité » et avait fini par renoncer à travailler. Des chercheurs américains, Robert Rosenthal et Lenore Jacobson, ont d'ailleurs montré à la fin des années 1960 que des élèves dont les enseignants attendaient beaucoup progressaient davantage : c'est ce qu'on appelle l'« effet Pygmalion ». Nous devenons souvent ce que les autres pensent que nous sommes.
>
> Cependant, ce regard n'est pas une fatalité. D'abord, un regard bienveillant peut réparer ce qu'un regard méprisant a abîmé. Toujours chez Pennac, il suffit qu'un professeur de français lui commande un roman pour qu'il se sente enfin exister « aux yeux de quelqu'un » : le cancre est devenu écrivain. Un entraîneur, un ami ou un parent qui croit en nous peut ainsi nous aider à changer l'image que nous avons de nous-mêmes.
>
> Ensuite, chacun peut apprendre à se construire malgré le jugement des autres. Dans le roman *Wonder* de R. J. Palacio, Auggie, un garçon né avec une malformation du visage, entre au collège sous les regards gênés ou moqueurs ; grâce à son humour, à sa famille et à quelques vrais amis, il apprend à s'accepter tel qu'il est. À l'inverse, Cyrano de Bergerac, dans la pièce d'Edmond Rostand, se moque lui-même de son nez avec panache, mais il n'ose jamais avouer son amour à Roxane, de peur d'être rejeté : même le plus fier reste

> sensible au regard des autres. Enfin, nos passions et nos réussites personnelles, un progrès en sport, un morceau de musique enfin maîtrisé, nous donnent une confiance que personne ne peut nous retirer.
>
> En conclusion, le regard des autres influence fortement l'image que nous avons de nous-mêmes, surtout lorsque nous sommes jeunes et que ce regard est répété ou vient d'une personne qui compte. Mais il n'est pas tout-puissant : un regard bienveillant peut nous relever, et notre propre travail peut nous apprendre à nous voir autrement. Peut-être faudrait-il alors nous demander, à notre tour, quel regard nous posons sur les autres.

Conseils pour le jour J

La première partie dure 1 h 30, mais la dictée occupe les trente dernières minutes : tu n'as donc qu'**une heure** pour les questions et la réécriture. Réponds par des phrases complètes et cite le texte entre guillemets dès qu'on te demande de justifier : les questions à 2 points (3 et 8) appellent un vrai petit paragraphe, pas une ligne.

En réécriture, chaque mot oublié coûte des points : repère d'abord tous les mots liés à « je » (pronoms « m' » et « moi », verbes, adjectif « réputé », attribut « incapable »), puis relis ta phrase en vérifiant chaque accord au pluriel.

En rédaction, les deux sujets exigent **au moins deux pages** : garde au moins dix minutes pour te relire. Pour le sujet 1, n'oublie pas de dire ce que la rencontre a changé ; pour le sujet 2, nuance ta réponse et appuie chaque argument sur un exemple précis, le texte de Pennac pouvant t'en fournir un.

Ce document est la propriété intellectuelle de Ben, professeur particulier (benprofparticulier.fr), protégée par le Code de la propriété intellectuelle (art. L. 111-1 et L. 122-4). Il est mis à disposition pour un usage personnel de révision. Toute reproduction, diffusion, mise en ligne ou revente, totale ou partielle, sans autorisation écrite est interdite et constitue une contrefaçon (art. L. 335-2).